

riques, mais aussi pour tout ce qui touche aux grands principes de la linguistique synchronique et diachronique et du changement linguistique. Sylvie VANSÉVEREN

Klaas BENTEIN, *Verbal Periphrasis in Ancient Greek. Have- and be- Constructions*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol. 22 x 14 cm, XVI-392 p. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-874709-3.

L'ouvrage est la version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue à l'Université de Gand en 2012. Il s'intéresse aux constructions périphrastiques en grec, mais aborde également des principes plus généraux, relevant des faits de synchronie et de diachronie, de la linguistique générale, du phénomène de la grammaticalisation, de la comparaison typologique. Il part du principe que la distinction entre langue synthétique et langue analytique ne se justifie guère pour le grec ancien. Les objectifs sont divers : clarifier la notion de périphrase verbale et de périphrase adjectivale, mener une étude détaillée des constructions périphrastiques avec les verbes ἔχω et εἶμι sur le plan diachronique et replacer ces constructions dans une perspective typologique. Le corpus comprend des sources allant du VIII^e siècle av. J.-C. au VIII^e siècle ap. J.-C. L'aspect théorique est marqué, notamment par le passage en revue et la critique des théories antérieures sur la notion de périphrase. Le premier chapitre pose ainsi un certain nombre de questions qui se verront développées dans les chapitres suivants : la coexistence de constructions périphrastiques et de formes synthétiques pose d'emblée la question de la motivation des formes périphrastiques, sur les plans morphologique, syntaxique, sémantique et pragmatique. La périphrase s'avère, en effet, un phénomène complexe, pouvant s'expliquer par des facteurs multiples. Un autre aspect concerne le registre et le genre des textes constituant le corpus (poésie, tragédie, prose scientifique, philosophique, oratoire, documentation papyrologique, historiographie, biographie, etc.). Un troisième point, largement traité dans la suite de l'ouvrage, pose la question de l'aspect (grammatical et lexical) et de la transitivité. L'étude comprend de nombreux tableaux statistiques permettant d'appréhender de façon globale les emplois périphrastiques selon les périodes et les sources. Les éditions des sources sont reprises dans un appendice, suivi d'*index locorum, nominum et rerum*. L'ouvrage se caractérise par une structure assez systématique, clairement organisée. Il s'agit là d'une étude intéressante, qui replace le phénomène des constructions périphrastiques en grec ancien dans une perspective générale.

Sylvie VANSÉVEREN

Jean-Philippe GUEZ & Dimitri KASPRZYK (Ed.), *Penser la prose dans le monde gréco-romain*. Études réunies et présentées par J.-P. G. et D. K. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016. 1 vol., 187 p. (LA LICORNE, 119). Prix : 18 €. ISBN 978-2-7535-4783-4.

Cet ouvrage, qui aurait pu être sous-titré « *De la poésie à la prose : continuité ou rivalité ?* », rassemble neuf études portant essentiellement sur les rapports entre prose et poésie tels qu'ils furent pensés, voire théorisés, dans l'Antiquité gréco-romaine,

aux époques hellénistique et impériale. F. Delarue (« Les noms de la prose en latin ») propose une réflexion sur l'évolution de la prose latine à travers celle du vocable même de « prose » dans cette langue. Des deux expressions en concurrence chez les Latins, *soluta oratio* (ou, non sans nuance, *oratio soluta*) et *prosa*, la première s'oppose explicitement à l'*oratio vincta*, autrement dit la poésie, et insiste « sur une énonciation sans lien ... de caractère délié et libre ». Mais, comme il apparaît notamment chez Cicéron, l'expression ayant été ressentie comme péjorative et convenant mal à la prose d'art, va naître, dans le milieu des grammairiens du début du I^{er} s. de notre ère, l'expression nouvelle de *prorsa* ou *prosa oratio*, c'est-à-dire d'une énonciation « qui marche en droite ligne », et, à partir de Quintilien, le substantif seul *prosa* s'imposera. F. Delarue fait remarquer combien, pourtant, cette expression avec sa linéarité s'oppose à la circularité que suggère le style périodique d'un Cicéron, à une époque où, de fait, se manifeste une conception nouvelle du style, caractérisée par la *sententia*, le « trait bref et ingénieux » qui triomphe au premier siècle de l'Empire. J.-Ph. Guez (« L'inspiration, le char et l'envol : imaginaire de la prose à l'époque impériale ») étudie plus particulièrement deux métaphores courantes à l'époque impériale sur les rapports prose/poésie, à savoir le char et l'inspiration, pour montrer comment des prosateurs comme Lucien et Philostrate se sont approprié ces images traditionnelles afin d'« essayer de penser, chacun à sa façon, le poétique de la prose ». C'est chez Strabon, pour qui l'expression consacrée dans la langue grecque, ὁ πεζὸς λόγος, suggère que la prose est « descendue du char » – sc. du chariot des Muses –, chez Plutarque dans le *De Pythiae oraculis*, où, utilisant la même image, le Chéronéen valorise la prose, par rapport à la poésie, « en tant que langage rationnel », et chez Aelius Aristide (*Hymne à Sérapis*) où la valorisation de la prose se fait au nom de sa « naturalité », que J.-Ph. Guez relève la prégnance de l'image du char et de son contraire, la marche, dans toute réflexion relative à la nature de la prose. Le thème de l'inspiration, que l'auteur envisage comme métaphorique, apparaît lui aussi fort prégnant à l'époque impériale, laquelle revendique pour la prose, comme pour la poésie, l'autorité des Muses. Aelius Aristide est convoqué comme l'exemple type de l'orateur inspiré. Soulignant la proximité des textes sur lesquels il s'appuie avec la pensée de Platon, J.-Ph. Guez rappelle le rôle fondamental du philosophe dans le remplacement de la poésie par la prose dans le genre de l'hymne. Il montre ensuite comment Lucien, dans son *Zeus tragédien*, tourne en dérision « la grandiloquence de la forme versifiée » et, surtout, la figure même de l'inspiration, niant, contre Aelius Aristide, qu'il y ait une prose inspirée et, contre Plutarque, que le discours religieux puisse se prévaloir de la rationalité de la prose ; comment, ailleurs, l'image de « l'envol » et le motif du « char ailé » lui permettent de caricaturer d'un même coup discours philosophique et discours poétique, le plus souvent par référence au *Phèdre* de Platon, et de condamner les dérives poétiques de la prose, notamment celle des historiens. Le motif de l'inspiration, J.-Ph. Guez l'étudie ensuite chez Philostrate, dans ses *Vies de sophistes* où le discours oraculaire est présenté comme modèle de la parole sophistique, notamment du discours improvisé, et dans sa *Vie d'Apollonios* dont maints passages assignent à la prose une ambition poétique. P. Chiron (« La poésie, modèle et repoussoir chez les théoriciens des caractères et des formes du discours ») s'intéresse à l'analogie prose/poésie récurrente dans le traité *Du style* du ps-Démétrios de Phalère, notamment à propos des découpages de la chaîne parlée

(nécessité, pour chacune des deux formes d'expression, de la mesure – vers dans un cas, cōla dans l'autre – ; convenance de ces mesures au sujet traité), puis à propos des quatre caractères du style (grand style, style élégant, style simple et style véhément), tenus comme des catégories universelles, valables aussi bien pour la poésie que pour la prose. Si, du traité de Démétrios, ressortent nettement à la fois l'antériorité, l'autorité et la prééminence de la poésie sur la prose, pour ce qui est de persuader, de communiquer, d'interagir, la poésie apparaît comme disqualifiée par rapport à la rhétorique, laquelle cependant peut emprunter à la poésie certains de ses moyens. Ces « liens d'analogie, de complémentarité et d'intertextualité » entre la prose et la poésie apparaissent tout aussi complexes dans le *De ideis* d'Hermogène qui constitue une prolongation systématisante et complexifiante du traité de Démétrios. Estelle Oudot (« Penser la prose pour chanter Athènes : quelques réflexions sur le langage dans le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide »), à propos de celui qu'elle présente comme un « auteur de prose en dialogue continuuel avec les poètes » et dont elle rappelle comment la poésie est tantôt sollicitée par lui comme alliée (e.g. dans le discours *À Platon, pour la rhétorique*), tantôt contestée dans sa préséance (e.g. dans l'exorde du *En l'honneur de Sarapis*), montre comment les théories relatives à l'hymnographie développées dans ce dernier discours se retrouvent dans le *Panathénaïque* et comment la question du *metron* en tant que pleine mesure du sujet à traiter est au cœur de la réflexion d'Aelius Aristide. Mais, souligne-t-elle, si l'hymne en prose est donné comme la seule forme d'expression capable de prendre la mesure réelle de la cité, la fin du *Panathénaïque*, notamment avec sa salve d'épiclèses honorifiques, apparente finalement la prose d'Aristide à la poésie pindarique. J.-B. Guillaumin (« *Utroque dicendi calle* : les rapports entre prose et vers dans quelques prosimètres latins de l'antiquité tardive »), entendant par « prosimètre » une « œuvre littéraire homogène composée de passages en prose et de passages en vers du même auteur entretenant des interactions fonctionnelles », choisit pour son étude un *corpus* relativement restreint bien qu'encore hétérogène : les *Noces de philologie et de Mercure* de Martianus Capella, la préface des *Mythologiae* de Fulgence, la *Paraenesis didascalica* d'Ennode, la *Consolation de Philosophie* de Boèce. À la suite d'une enquête sur les justifications théoriques, explicites chez Ennode et chez Boèce ou implicites chez Martianus Capella, de la forme prosimétrique au sein même de ces textes, donnée comme au service de la vérité (scientifique, philosophique ou religieuse), son analyse minutieuse des modalités de l'interaction vers/prose dans ces œuvres formellement fragmentées ouvre la possibilité d'en faire une lecture « cyclique » propre, paradoxalement, à renforcer leur unité. La contribution de J.-P. De Giorgio (« Le dialogue littéraire est-il soluble dans la prose ? ») propose de montrer comment le genre du dialogue est perçu et défini dans le *De officiis* de Cicéron et l'*Épître aux Pisons* d'Horace. Si, dans un premier temps, cette étude semble rompre avec la thématique générale du recueil puisque son auteur y retrace l'histoire de la théorisation du dialogue en prose en tant que genre depuis le dialogue socratique chez Aristote jusqu'à la notion de *sermo* chez Cicéron, la problématique des rapports prose/poésie réapparaît *in fine*, à propos d'Horace, lequel, en qualifiant ses *Satires* de *sermones*, admet le prosaïsme dans l'écriture même de la poésie. D. Kasprzyk (« Dion de Pruse en deçà de la prose »), s'appuyant avec précision sur le vocabulaire employé par le rhéteur, s'intéresse à la façon dont, dans ses discours, Dion « définit sa prose au

sein de la Prose », c'est-à-dire une façon délibérément dépréciative mais toujours ambiguë puisque Dion, par les termes mêmes qu'il emploie, « superpose deux plans d'analyse, stylistique et éthique » : à la prose recherchée de l'époque impériale, Dion prétend opposer son « prosaïsme », défini comme un langage élémentaire « bavard, pauvre, vagabond », mais reposant sur une ambition éthique. Évelyne Prioux (« Jardins métapoétiques : la réflexion stylistique dans les descriptions de jardins d'Achille Tatius, de Longus et de Philostrate »), partant de la fréquence, chez les théoriciens et chez les poètes, des images empruntées au paysage, au jardin ou aux éléments naturels pour parler de l'écriture, propose d'envisager les descriptions de jardins dans trois œuvres à peu près contemporaines (*Daphnis et Chloé* de Longus, *Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius et les *Images* de Philostrate l'Ancien) comme des métaphores destinées à penser le style et l'écriture de leurs auteurs. Procédant par un repérage et une analyse très subtile des indices « de la qualité réflexive » de ces descriptions, É. Prioux aborde son étude par les deux descriptions de jardin chez Longus, celle du jardin de Philéas et celle du parc de Dionysophanès dont elle souligne la convergence avec le tableau intitulé *Xenia* à la fin du livre I des *Images* de Philostrate, une autre réécriture du jardin d'Alcinoos d'Homère qui, à ses yeux, s'accompagne nécessairement d'une « réflexion critique sur le style ». Quant au roman d'Achille Tatius, c'est dans la description du jardin de Clitophon et dans celle de la prairie au cœur du tableau de l'enlèvement d'Europe que É. Prioux repère des détails signifiants et, là encore, un emprunt à Homère : « lieux d'autoreprésentation du texte », ces jardins de la seconde sophistication apparaissent finalement aussi comme « lieux de réflexion sur le style d'Homère et sur son rôle comme source de la prose impériale ». Michèle Biraud (« De la muse métrique à la muse accentuelle : études des organisations rythmiques dans les préfaces des deux "prosateurs", Parthénios et Chariton ») étudie les rythmes des prologues des *Erôtika pathèmata* de Parthénios de Nicée et du roman de Chariton, *Chairéas et Callirhoé*, en s'intéressant plus particulièrement aux récurrences de clausules en fin de période ou de *côla*, et en envisageant les deux façons de prononcer la langue grecque en usage à l'époque (prononciation classique ou évoluée). Son étude illustre, à nouveau, la rivalité de la prose avec la poésie, tant ces textes, écrit-elle, apparaissent « saturés de récurrences rythmiques de tous ordres », mais surtout elle permet de reconsidérer la frontière entre les deux genres en prenant en compte, à la charnière des 1^{er} s. av. J.-C. et 1^{er} s. ap. J.-C., l'évolution de la prononciation de la langue : c'est au moment où la prononciation quantitative traditionnelle s'efface au profit d'une prononciation accentuelle que la frontière prose/poésie paraît s'abolir.

Cécile BOST-POUDERON

James CLACKSON (Ed.), *A Companion to the Latin Language*. Chichester, Wiley-Blackwell, 2011. 1 vol. relié 18 x 25,5 cm, XXVI-634 p., 16 fig. (BLACKWELL COMPANIONS TO THE ANCIENT WORLD). Prix : 143 £. ISBN 978-1-405-18605-6.

Suivant la formule désormais bien connue des *Blackwell Companions*, le volume édité par James Clackson, professeur de philologie comparée à l'Université de Cambridge, réunit des contributions de grands spécialistes de la langue latine. Ces contributions ne sont pas, bien entendu, des discussions détaillées sur des problèmes